

JEAN LACOUTURE

Ou le journalisme du tamis

Jean Lacouture est un vieux baroudeur du journalisme qui a eu à couvrir les grands conflits liés à la décolonisation dans les années 1950 et 1960. Ce sont les étapes, souvent conditionnées par le hasard, de ce chemin pour la sympathie indépendantiste, avec ses contradictions, qu'il raconte dans ce livre d'échanges avec un autre journaliste, Bernard Guetta.

L'œil encore vif, Jean Lacouture serait presque prêt à reprendre son sac et à sauter dans le premier moyen de transport pour aller voir ce qui se passe dans le monde, animé comme par une mystique du journalisme de terrain. Lorsque, la cinquantaine passée, il s'est aperçu des difficultés physiques qu'il ressentait à rallier le terrain, il a décidé de quitter le journalisme. Ecrire des biographies et des livres valait mieux, à ses yeux, que le journalisme de bureau.

Issu de la bourgeoisie de Bordeaux, Jean Lacouture fait des études chez les jésuites. Ceci ne le prédisposait pas du tout aux sympathies et aux positions qu'il allait avoir et prendre par la suite. A seize ans, il rejoint la Résistance. A la fin de la Seconde guerre mondiale, il est attaché de presse du général Leclerc. C'est ainsi qu'il se retrouve en Indochine. Journaliste en uniforme, il ne va pas tarder à s'engager dans la cause indépendantiste vietnamienne jusqu'à fonder *Paris Saigon*, un journal qui prône la négociation, sans abandonner son travail de journaliste pour l'armée. Ce qui lui vaudra, à lui et à ses camarades, cette cinglante apostrophe : « Ils font le matin, un journal pour la guerre et l'après-midi un journal pour la paix. »

Lorsque la guerre éclate, Jean Lacouture décide de gagner Paris. Mais il aura auparavant fait une des plus importantes rencontres de sa vie : Ho Chi Minh. A vingt-trois ans, il rencontre ce révolutionnaire mythique qui lui parle de Paris. Il a, lui, 59 ans et on l'appelle « le vieux ». Jean Lacouture écrit : « La sympathie est certaine. » Elle n'empêche pas le retour à Paris et le début, en 1950, d'une carrière de journaliste et de reporter à *Combat*. Mais avant d'en-

trer au journal dont Albert Camus fut l'une des plumes vedettes, Jean Lacouture se rend à Rabat où il est employé à la résidence générale de France. Pendant ces deux années, le journaliste reconnaît s'être laissé aller à l'hédonisme. Il ne voit pas, ne veut pas ou ne sait pas voir les effets de la domination coloniale. Il passe « à travers le Maroc » où il baignait comme « un poisson dans l'eau, sans regarder de quelle couleur est l'eau, ni si elle est trop ou pas assez salée ». Mais en règle générale, il impute la dissociation entre l'hédonisme et la citoyenneté responsable au fait d'être « né dans la

un des spécialistes actuels du rugby. En 1951, sans quitter entièrement *Combat*, il pige pour *Le Monde*, qu'il rejoint bientôt. C'est une consécration pour lui : « Un jeune journaliste qui a de l'ambition rêve nécessairement en 1950 d'entrer au *Monde* qui est, pour ce métier, ce qu'est Normale Sup pour un jeune professeur. L'équipe du *Monde* domine le journalisme français. En dépit de l'intérêt de ce travail qui lui fait toucher du doigt la réalité coloniale et fera de lui dès cette époque un partisan de la décolonisation de l'Algérie, il quitte, pour des raisons personnelles, le *Monde* et la France pour Le Caire et *France Soir*. De 1953 à 1956, il est correspondant du quotidien du soir parisien dans la capitale égyptienne. C'est là où il va se familiariser avec la réalité sociale et politique de « l'Egypte des bikbachis » (lieutenants colonels). Il rencontre évidemment les officiers qui viennent de débarrasser le pays du faroukisme sous la conduite de Naguib, « le seul général à ne pas être déconsidéré dans la guerre de Palestine, un honnête homme, un type bien ».

Nasser prendra le pas sur Naguib. Le nassérisme, appuyé au départ par les Américains, va se rapprocher de l'Union soviétique et la doctrine va s'en trouver infléchie vers quelque chose d'égalitaire. Mais ce n'est pas le socialisme orthodoxe. Jean Lacouture caractérise bien le nassérisme et tous les socialismes tiers-mondistes qu'il va influencer, jusqu'à l'algérien.

« Nasser et ses bikbachis sont idéologiquement très loin du camp soviétique. Ce socialisme qui vient souvent dans leurs propos, c'est un socialisme arabe. Pour les gens comme Nasser, Sadate et les autres, pour ces nationalistes, le socialisme est une donnée opérationnelle ; l'Egypte, une valeur fondamentale ; l'arabisme, une ambition et l'islam une référence. »

Au cours de son séjour au Caire, Jean Lacouture rencontre les responsables du FLN de l'extérieur. « Des têtes », dit-il, notamment de Hocine Aït Ahmed et de M'hamed Yazid, qui donnent une cohérence théorique révolutionnaire à une action armée qui paraît, sur le terrain, hirsute. Au contact de tout cela, Jean Lacouture



Jean Lacouture

approfondit ses positions anticolonialistes en mesurant l'ampleur du gâchis colonial assis sur « notre brutalité, notre domination, notre impérialisme » qui, par ailleurs, « n'ont pas suffi à couper court à des attentes et à des sympathies qui tiennent à la greffe de culture et que je continue à juger inespérées ». Mais le colonialisme n'est idyllique que pour les colonialistes et ce n'est pas sans autodérision que le général De Gaulle avait lancé aux Guinéens en 1958 : « Ah, vous ne voulez pas de nous ? On s'en va ! »

En 1957, Jean Lacouture revient au *Monde* en tant que chef de service outre-mer. Il arrive en pleine guerre d'indépendance et le sujet relève de sa rubrique. Comment un anticolonialiste modéré articule ses positions avec la prudence du *Monde*. Par la voix comme il en parle aujourd'hui : « *Le Monde* a occupé une sorte de magistrature de l'interrogation pessimiste et de l'élucidation, laissant à d'autres, non sans connivences, la fonction révélatrice. »

Et d'ajouter : « Nous sommes conscients de jouer le rôle de tamis entre quelque chose qui est inéluctable (l'indépendance de l'Algérie) et ce que peut recevoir un public français à une période donnée. Nous pratiquons là un journalisme très étrange qui ne peut être compris aujourd'hui où la mode est à la transparence, cette évidence des sots. »

Journalisme du demi-mot par engagement anticolonialiste le conduit à se radicaliser à gauche, d'abord contre le général De Gaulle, contre la V^e République et surtout pour le

Vietcong et les Khmers rouges « un mouvement de résistance contre un gouvernement fabriqué par les Américains ». Il prend parti pour les régimes hostiles à « l'impérialisme américain ».

En 1975, il salue la chute de Saigon et la venue imminente d'un « meilleur Cambodge » avec les Khmers rouges. Il faudra plus de trois ans à de nombreux intellectuels pour appréhender la réalité de l'idéologie des Khmers rouges et des Vietnamiens du Nord et plus encore pour admettre le génocide khmer.

En novembre 1978, Jean Lacouture reconnaît ses erreurs sur ses présentations du Vietnam et des Khmers rouges. Dans un entretien à *Valeurs Actuelles*, il déclare « avoir pratiqué une information sélective en dissimulant le caractère stalinien du régime nord-vietnamien ».

« Je pensais que le conflit contre l'impérialisme américain était profondément juste et qu'il serait toujours temps, après la guerre, de s'interroger sur la nature véritable du régime. Au Cambodge, j'ai péché par ignorance et par naïveté. Je n'avais aucun moyen de contrôler mes informations. J'avais un peu connu certains dirigeants actuels des Khmers rouges, mais rien ne permettait de jeter une ombre sur leur avenir et leur programme. Ils se réclamaient du marxisme, sans que j'aie pu déceler en eux les racines du totalitarisme. J'avoue que j'ai manqué de pénétration politique. »

Auteur d'une œuvre de journaliste et de biographe impressionnante (un livre par an), Jean Lacouture aide à la compréhension du monde par sa sincérité et son intelligence à interroger ses propres engagements. Ce livre est une sorte de manuel d'éthique journalistique en pratique.

Bachir Agour

Bernard Guetta et Jean Lacouture, *Le Monde est mon métier*, GrassetJEAN
LACOUTURE
Journaliste
et historien

Né en 1921 à Bordeaux, Jean Lacouture a fait ses études secondaires dans cette ville, chez les jésuites, et ses études supérieures (licence de droit et de lettres) à Paris où il obtient un diplôme de sciences politiques. A la fin de la guerre, il est attaché de presse du général Leclerc. Jean Lacouture a commencé sa carrière à *Combat* en 1950 comme rédacteur diplomatique puis au *Monde* en 1951. En 1953, il est correspondant de *France Soir* au Caire. Jean Lacouture est de retour au *Monde* en 1957 où il devient chef du service outre-mer, puis grand reporter jusqu'en 1975. Homme de gauche, Jean Lacouture a soutenu tous les mouvements de décolonisation et la gauche au pouvoir en France à partir de 1981. Il travaille ensuite pour le *Nouvel Observateur*, puis *L'Histoire*. Il a ramené des reportages et des analyses sur le Vietnam, l'Egypte, l'Algérie, le Moyen-Orient, l'Asie du Sud-Est, etc. Parallèlement, Jean Lacouture est directeur de collection au Seuil de 1961 à 1982 et professeur à l'IEP de Paris entre 1969 et 1972. Il est surtout connu pour son œuvre de biographe : *Hô Chi Minh*, *Nasser*, *Blum*, *De Gaulle*, *Mauriac*, *Mendes-France*, *Mitterrand*, *Montesquieu*, *Montaigne*, *Malraux*, *Germaine Tillion*, *Champollion*, *Rivière*



je savais ce que c'est que de vivre parmi les injustes, comme l'a dit Mauriac à son propos. J'avais traversé le Front populaire, à quinze ans, sans passer du côté du peuple. J'avais vécu l'occupation de la France en sachant où étaient le bien et le mal sans réagir. C'était très clair, ma famille écoutait passionnément le radio de Londres mais je n'ai pris le chemin du maquis que trois mois avant le débarquement ».

Après donc la parenthèse marocaine, Jean Lacouture revient en France. Il est reporter à *Combat* où il touche à tous les domaines, de la politique internationale au sport. De cet éclectisme, il lui est resté une curiosité pour tous les genres. C'est

Signet
Poésie et actu

Quel lien entre la poésie algérienne et Jean Lacouture ? Aucun... Ou plusieurs, dont le hasard calendaire des parutions et des rencontres avec les livres. Ce hasard, intelligent et prévisible jusqu'à une certaine mesure, s'appelle journalisme.

Nous ne saurons assez recommander la lecture du livre entretien entre Bernard Guetta et Jean Lacouture, dont nous n'abondons que les propos de ce dernier.

Deux journalistes interrogent leur métier, avec objectivité et auto-critique, en le confrontant à leur conscience. On est pris de malaise devant la teneur de la frontière entre l'engagement et la partialité et entre l'objectivité et la démission. C'est dans un territoire tenu que se joue le métier de journaliste, soumis à un constant équilibre entre la nécessité d'informer et celle de faire passer les messages auxquels on adhère. La poésie, elle, est le repère absolu. Elle n'a rien à voir avec les spasmes de l'actualité, encore que sur les poètes, comme c'est le cas dans ce numéro de la revue américaine, la tragédie de l'Algérie blessée s'est traduit en vers cassés et même parfois amers.

Bachir Agour

Nouvelle poésie algérienne

La revue de *Celaan*, consacrée aux littératures et aux arts de l'Afrique du Nord, met à l'honneur, dans son dernier numéro de l'année 2007, la nouvelle poésie algérienne de langue française. Cette revue, bilingue (français-anglais) et bi-annuelle, éditée aux Etats-Unis sous la direction de Hédi Abdel-Jaouad, écrivain et professeur au Skidmore Collège de New York, a pour vocation de promouvoir la culture maghrébienne auprès d'un public anglophone.

La nouvelle poésie, ou poésie récente, porte la marque de la décennie noire. Elle recouvre la production poétique depuis cette époque là. Seize poètes ont été retenus pour cette édition, un choix subjectif dicté notamment par la disponibilité des textes et par les contraintes éditoriales. Ils ont en commun cette revendication du Moi, passé au filtre de la quête tant individuelle que collective, cheminant entre passé et présent, désespoir et espérance. L'exil, l'errance, le mal-être leur confèrent une dimension universelle à laquelle les voue la diversité de leur lieu d'énonciation (Algérie, France, Hollande, Allemagne, Belgique). Les poètes et plasticiens Hamid Tibouchi et Kamel Yahiaoui illustrent l'édition mêlant au fil des pages poétique et visuel. Le verbe épique d'Habib Tengour croise l'errance, comme en un jeu de cache-cache, de l'univers mythique de Nabile Farès. Dimension épique aussi de la quête de Mohamed Sehba peuplée des déchirements de la nostalgie. Au monologue insomnique d'El-Mahdi Acherchou répondent les rires en cascade échappés de l'exil de Ouahbia Aboun Adjali et la sensualité « lointaine et si proche » des quatrains d'Habiba Djanine. Les mémoires dévastées des *Marcheurs sans passé* d'Hafid Gafaiti résonnent dans la nuit des écritures d'Abdelmadjid Kaouah, lieux de vie embaumés. Le

poème corsaire d'Arezki Metref nous conte une histoire de père et de peuples luxuriants abîmés dans l'illusion de la grandeur. Désirs d'amour et de liberté dans l'élan mystique des *Marcheurs du temps* d'Amine Khan, dont les vies se

gâtent dans le lointain exil. *Le Questionnement* d'Hamid Nacer-Khodja fouille les confins des énigmes premières et l'enfance d'Hamid Skif danse sur les lèvres offertes des amoureuses. Danse encore pour Nacéra Tolba, danse avec les anges « au large des passions avec les fleurs et les papillons », tandis que Samira Negrouche chante Alger « entre griffons et croquis ».

Cette visite à la nouvelle poésie s'achève par un hommage aux grands disparus : Kateb Yacine, Rabah Belamri, Mohammed Dib, Tahar Djaout, Jean Pélégri, Jean Sénac et Youcef Sebti. Là encore, on s'étonne de ne pas y rencontrer Jean Amrouche que certains qualifient de pionnier dans le genre poétique, ou bien Anna Greki, Hadj Ali ou Djamel Amrani. Mais il n'y a pas d'anthologie idéale et les exigences éditoriales ont nécessité des choix. Chacune de ces voix a apposé son empreinte sur la pratique poétique algérienne. Ancrées dans la tradition, elles disent l'histoire du pays et de ses déchirements. Elles clament leur révolte et, au-delà de l'affirmation de l'identité algérienne, leur vocation à dire l'être universel.

Meriem Nour

Nouvelle poésie algérienne, Recent Algerian Poetry, Celaan, volume 5, number 2&3, fall 2007